

Écritures de l'altérité et de l'ailleurs

Silvie Bernier, *Les héritiers d'Ulysse*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2002, 248 p., 19,95 \$.

Nathalie Prud'Homme, *La problématique identité collective et les littératures (im)migrantes au Québec*, Québec, Nota bene, 2002, 178 p., 20,95 \$.

Collectif, *Le lointain. Écrire au loin, écrire le lointain*, textes rassemblés par Magessa O'Reilly, Neil Bishop et A.R. Chadwick, présentation de Magessa O'Reilly, Saint-Nicolas, MNH, 2002, 216 p., 39,95 \$.

Frédéric Martin

Numéro 110, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37689ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (2003). Compte rendu de [Écritures de l'altérité et de l'ailleurs / Silvie Bernier, *Les héritiers d'Ulysse*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2002, 248 p., 19,95 \$. / Nathalie Prud'Homme, *La problématique identité collective et les littératures (im)migrantes au Québec*, Québec, Nota bene, 2002, 178 p., 20,95 \$. / Collectif, *Le lointain. Écrire au loin, écrire le lointain*, textes rassemblés par Magessa O'Reilly, Neil Bishop et A.R. Chadwick, présentation de Magessa O'Reilly, Saint-Nicolas, MNH, 2002, 216 p., 39,95 \$.] *Lettres québécoises*, (110), 37–38.

Écritures de l'altérité et de l'ailleurs

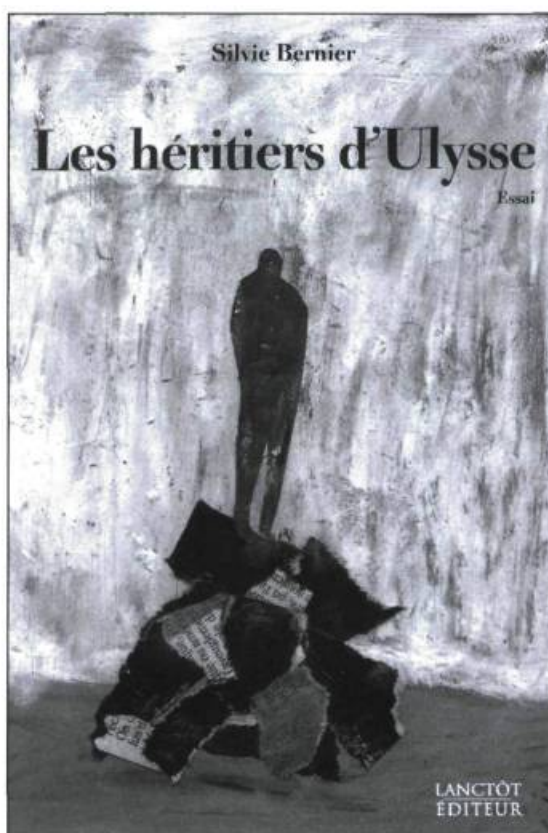
Ils s'appellent Marie-Célie Agnant, Ying Chen, Abba Farhoud, Sergio Kokis, Dany Laferrière, Marco Micone, Aki Shimazaki... Des écrivains migrants, comme les qualifie l'expression consacrée. Ce concept fait florès, à l'instar de celui de distance. Préoccupations typiques des pays en malaise d'identité ?

ESSAI | FRÉDÉRIC MARTIN

RÉGINE ROBIN, CITÉE PAR SILVIE BERNIER dans *Les héritiers d'Ulysse*, écrivait en 1989 : « Il me semble qu'il n'y a pas assez de jeu, de blanc dans l'intertexte québécois pour que les autres y trouvent véritablement leur place » (*Le roman mémoriel*, Éditions du Préambule, p. 183). En somme, de commenter l'essayiste, le Québec souffrirait d'une « identité et [d']une littérature trop typées, dirait-on, pour accueillir des visages et des styles étrangers ». On peut s'interroger sur le bien-fondé de cette prémisse : depuis 1989, la littérature migrante s'est au contraire imposée dans le corpus québécois, au point que l'écrivain né ici finissait presque par se faire reprocher de ressasser du même ! Il semble plutôt que le discours critique se soit emparé des écritures migrantes, trop heureux d'y voir là le second souffle d'une littérature québécoise en mal d'innovation.

LA TRAVERSÉE DES MONDES

Cela étant, Silvie Bernier s'appuie sur un corpus exhaustif pour tenter d'établir une typologie de la littérature migrante. Sont ainsi étudiées les œuvres d'une quinzaine d'écrivains, de Marie-Célie Agnant à Aki Shimazaki, en passant par les Pan Bouyoucas, Chen, Kokis, Laferrière, Philippe Poloni, et *cætera* : quelques « ténors » mais aussi des plus jeunes, nés au Québec, et pour qui le rapport au pays d'origine, la représentation de l'exil s'avèrent donc différents. Ce thème touche l'essayiste de près puisqu'elle est née d'une mère italienne et que ce métissage l'a amenée à une longue fréquentation de la littérature d'exil, à commencer par Nino Ricci. Ricci, Marco Micone, Antonio D'Alfonso et, de façon plus marginale, Carole David (dont le roman *Impala*, publié en 1994, renvoie aux origines italiennes de la mère) sont convoqués à titre de représentants de ces hommes et femmes pour qui « l'America » a sonné « comme un cri d'espoir porteur de promesses d'un avenir meilleur ». Dans leur cas, Bernier démontrera que « [m]is bout à bout, leurs récits d'exil forment un tout, une traversée de l'Atlantique qui mène du petit *paese* de la campagne molisane au quartier italien de l'Est [sic] de Montréal, avec, entre les deux, le fantasme : l'Italie et l'Amérique ».



Après le « bloc » italien, l'essayiste aurait pu aborder le « bloc » caraïbe, tout aussi important et précurseur puisque Émile Ollivier et Joël Des Rosiers, par exemple, sont parmi les premiers écrivains migrants d'ici, mais elle a voulu éviter le dédoublement avec d'autres travaux.

Bien qu'il semble difficile d'apporter une contribution originale au champ déjà passablement achalandé de la théorisation de la littérature migrante après les Robert Fournier, Pierre Nepveu, Simon Harel, Sherry Simon, Des Rosiers, Robin, et autres Naïm Kattan, Bernier y parvient jusqu'à un certain point en proposant un vagabondage à travers des œuvres récentes. Son travail vise à mettre en lumière les grandes constantes de la littérature d'exil, soit le caractère fréquemment autobiographique et initiatique des récits, l'« esthétique de la dualité », le rapport à la langue (la langue maternelle et celle de l'écriture), l'identité forcément mouvante, la réappropriation de l'histoire collective. L'essayiste relève également les particularités des œuvres étudiées : la récurrence de l'art et les préoccupations politiques chez Kokis, la question raciale chez Laferrière, l'errance et l'« attrait du néant » chez Ying Chen,

l'importance de la parole chez Abba Farhoud... Elle s'appuie enfin sur un nombre imposant d'articles et d'entrevues pour situer le lieu d'où parlent les écrivains étudiés comme pour résumer la réception dont les œuvres ont fait l'objet.

Les héritiers d'Ulysse souffre parfois de ruptures de ton, qui nous font passer du commentaire plutôt impressionniste et anecdotique à l'analyse quasi savante, et de maladresses stylistiques (des écrivains qui « originent », par exemple). Il nous rappelle cependant combien est large « [l']éventail des représentations de l'exil », cet exil dont nous sommes tous susceptibles aujourd'hui, dans un troisième millénaire déjà marqué par le déplacement et la migration, de faire l'expérience intérieure.

Nathalie Prud'Homme se situe pour sa part dans une perspective explicitement sociocritique pour procéder à « une exploration de l'identité collective à partir d'un point de vue de la marge ». Pour cette exploration, *La problématique identité collective et les littératures (im)migrantes au Québec*, qui est à l'origine un mémoire de maîtrise, se fonde sur trois récits : *Le double conte de l'exil*, de Mona Latif Ghattas ; *Avril ou l'anti-passion*, d'Antonio D'Alfonso ; *Le figuier enchanté*, de Marco Micone.

En ouverture, Nathalie Prud'Homme demande : « Que devient le concept d'identité collective à notre époque ? [...] que lui arrive-t-il dans les cadres canadien et québécois ? » Selon l'auteure, « le questionnement identitaire est un enjeu majeur du devenir collectif québécois », mais semble actuellement dans une « impasse », cette impasse étant en bonne partie attribuable à une certaine confusion entre nation québécoise et société québécoise. Ainsi jusqu'à quel point notre définition de l'identité collective dépasse-t-elle la seule dimension de l'ethnicité ? C'est dans ce contexte que « le discours immigrant devient donc un élément d'analyse essentiel et incontournable ». Du coup, Prud'Homme ne s'intéresse pas tant à la représentation de l'exil et au deuil du pays d'origine, un double thème récurrent chez les écrivains migrants et abondamment commenté, qu'à l'expression de « l'expérience vécue dans le pays d'accueil ».

Latif Ghattas est née en Égypte en 1946 et a immigré au Québec vingt ans plus tard ; D'Alfonso est né à Montréal en 1953 ; quant à Micone, il est né en Italie en 1945 et est arrivé à Montréal en 1958. Tous trois présentent donc des trajectoires différentes, perceptibles dans les œuvres étudiées à l'aide des outils du discours social de Marc Angenot et de Régine Robin. Prud'Homme relève ainsi une remise en question des « dimensions traditionnelles de l'identité collective, comme la langue et le territoire », chez Latif Ghattas et D'Alfonso, avec en plus des éléments du discours transculturel pour ce dernier, tandis que Micone s'attarde notamment à une dénonciation du multiculturalisme et des différentes politiques (culturelle, linguistique, etc.) qui ménagent peu de place aux cultures des immigrés.

Au bout du compte, l'auteure démontrera que la question identitaire habite bel et bien le discours (im)migrant et que celui-ci met au jour, de façon cruciale, les deux facettes de l'identité, soit l'individuelle et la collective. En somme, il tente d'établir un dialogue avec le pays d'accueil. Le dialogue est malaisé, sans doute parce que le Québec lui-même définit malaisément son identité, cette question d'une irréductible complexité qui exige, conclut Prud'Homme en renvoyant à un célèbre ouvrage de Monique La Rue, « un dosage entre l'arpenteur et le navigateur ».

Le lointain. Écrire au loin, écrire le lointain reproduit « les meilleures communications » (quatorze) présentées à l'occasion du 10^e colloque de l'Association des professeurs de littérature acadienne et québécoise de l'Atlantique (APLAQA), qui a eu lieu à Terre-Neuve en 2000. Le lointain revêt ici de multiples facettes, qui renvoient à l'espace et au temps, certes, mais aussi à l'écriture comme telle (l'écrivain étant un « exilé de l'intérieur », pour reprendre l'admonestation de Jacques Pelletier à l'endroit de Jean Larose dans *Les habits neufs de la droite culturelle*, en 1994).

Invité d'honneur du colloque parce que son « œuvre romanesque aborde tous les lointains », souligne Magessa O'Reilly en présentation, Sergio Kokis fait aussi l'objet de la première communication. Irène Oore, professeure à la Dalhousie University, montre ainsi que la « poétique du lointain est à [l]a source de l'œuvre de l'écrivain d'origine brésilienne, cette poétique menant « évidemment vers le voyage, mais aussi vers le rêve et ultimement vers l'art ». Celle-ci nous convie à un commentaire éclairant, tout comme Denis Combet, de l'Université de Victoria, qui revisite avec bonheur les textes de « quelques voyageurs dans la baie d'Hudson » écrits entre 1682 et 1782 par les La Pérouse, Radisson et autres d'Iberville. « Les récits de ces périple hasardeux, dans la tradition de la littérature des voyages de l'époque classique, contiennent non seulement des descriptions géographiques, des informations ethnographiques, voire linguistiques, mais sont souvent des épopées qui valorisent des individus devant l'inconnu », souligne Combet qui dès lors relève les rapports entre réel et fiction établis par ces textes.

Le lointain, c'est l'exploration de lieux dangereux, qui conduit progressivement au « discours apologétique », ou encore le voyage interplanétaire propre à la science-fiction. Sophie Beaulé, de l'Université St. Mary, a donc choisi de se pencher sur les œuvres d'Élisabeth Vonarburg et d'Esther Rochon, chez qui le lointain se révèle un avatar de l'ici-maintenant et devient prétexte à une réflexion sur le contexte géopolitique du Québec et du Canada. « Le Nord se pose dans les romans ici étudiés comme un lieu sacré en ce qu'il sert de réceptacle au chaos, tout comme d'assise à l'acte libérateur qui expulsera la violence hors de la communauté ; par là, ils proposent une relecture du mythe régénérateur associé à la figure du Nord », écrit Beaulé.

Les participants au colloque de l'APLAQA analysent, encore, les représentations du lointain chez Anne Hébert et Nancy Huston, chez Gaston Miron, Ying Chen, André Gide, Eugène L'Écuyer et François-Albert Angers, de même que dans la chanson québécoise... Au total, donc, nous avons ici quatorze textes plutôt inspirants qui composent un ouvrage de fort bonne tenue, bien qu'un certain nombre d'anglicismes – tout de même peu excusables chez des profs de français – le déparent.

